

At Berkeley de Frederick Wiseman

Robert Daudelin

Numéro 164, octobre–novembre 2013

30 films à ne pas manquer cet automne

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70450ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daudelin, R. (2013). *At Berkeley* de Frederick Wiseman. *24 images*, (164), 18–18.

At Berkeley de Frederick Wiseman

Quand Frederick Wiseman débarque sur le campus de Berkeley à l'automne de 2010, la prestigieuse université californienne est en crise. Institution publique, contrairement à la plupart des grandes universités américaines, Berkeley est célèbre pour les mouvements de contestation qu'elle a hébergés autant que pour la qualité de son enseignement. Or les subventions de l'État californien, essentielles à son existence, diminuent d'année en année et ne constituent plus que 16 % de son budget quand le cinéaste commence son film.

Fidèle à sa manière de filmer les grandes institutions, Wiseman investit les lieux, se glisse partout, filme et enregistre (lui-même) des heures et des heures de réunions, de cours et de discussions, sans intervenir, sans poser de questions, sans identifier qui il filme. Comme toujours, c'est du montage de cette masse d'images et de sons que naît le film.

Wiseman écoute les administrateurs qui se demandent où réduire les dépenses et comment contenir les éventuelles manifestations étudiantes, au besoin avec l'aide de la police municipale, sans nuire à la réputation progressiste de l'université. Il écoute aussi les profs, et les étudiants qui dénoncent la société américaine où tout est mesuré en termes de production.

Wiseman filme tout: le robot qui plie une serviette, le quatuor Kronos qui répète, l'employé de soutien qui coupe le gazon de l'immense campus, un match de football, les essais d'un funambule et le monologue d'un comique maison. Mine de rien, il pose la question



de la transmission de la connaissance, prenant à témoin Primo Levi et Thoreau.

Le 7 octobre, les étudiants les plus radicaux envahissent les beaux sentiers du campus avec leurs banderoles et leurs pancartes et occupent la bibliothèque de l'université. Comme en d'autres lieux la question de la gratuité scolaire est à l'ordre du jour: l'accès à l'éducation, c'est la démocratie, scandent les étudiants. Le filmage devient plus nerveux; Wiseman veut être dans le coup: il filme les orateurs les plus éloquents, guette les réactions des manifestants, a même recours au montage parallèle pour saisir la réaction des administrateurs assez embêtés par la tournure des événements. Et, tout à coup, ce film très (trop?) bavard se révèle être un suspense. — Robert Daudelin

La maison de la radio de Nicolas Philibert



Un animal, des animaux (1995), magnifique portrait de la restauration du Muséum d'Histoire naturelle de Paris et de ses milliers d'animaux empaillés, provoquait irrésistiblement le rire, alors que sous nos yeux les bêtes les plus loufoques prenaient vie par la manière dont elles étaient cadrées, ou associées aux sons mécaniques ambiants semblant soudainement s'en échapper. Mais au détour de ce rire franc se dessinait sur nos visages un sourire plus

subtil, curieux et fasciné, alors que nous saisissons toute l'étrangeté de ces animaux pourtant familiers auxquels s'intéressait véritablement le film: les hommes et les femmes s'affairant à cette restauration. Leur minutie, leurs obsessions, leurs doutes, leur conviction à l'ouvrage et même leur allure physique, nous découvrons tout cela avec une fraîcheur réjouissante. C'est que Nicolas Philibert, lorsqu'il scrute l'être humain, nous offre la surprise d'être émerveillés devant les choses telles qu'elles sont et que pourtant nous ne voyons pas d'ordinaire, soit parce qu'elles sont invisibles, comme la vie dans les coulisses du Louvre (*La ville Louvre*, 1990), soit parce que nous n'avons pas appris à les voir — cette pertinence troublante du regard des fous sur le monde comme un lieu étranger (*La moindre des choses*, 1997), ou la révolution que représente chaque nouvel apprentissage d'un enfant à la petite école (*Être et avoir*, 2002). Dans son tout dernier film, *La maison de la radio*, Philibert rend visible un univers essentiellement sonore, celui des voix de la radio (Radio France dans le cas présent). Grâce à son œil malicieux, c'est avec délectation que nous épions les tics des animateurs et les mimiques anxieuses des invités, et que nous découvrons l'activité laborieuse se cachant sous toutes ces voix. Apprendre à regarder les gestes et les expressions de ceux dont l'être tout entier est tendu vers l'émission ou la captation d'une parole, voilà qui ne manque pas de susciter ce singulier sourire qui nous gagne au contact des meilleurs films de Philibert. — Julie de Lorimier